

Le Discours d'Après.

Aujourd'hui, j'ai 35 ans. Ce n'est pas très vieux, me direz-vous ? Et pourtant... Je sens la fin proche, je le sais, elle m'attend. Je n'ai plus d'autres options. J'ai toujours pensé que je choisirais sciemment chaque vie à ôter, que je serais un exemple de rationalité. Pourtant, très rapidement, l'inverse s'est profilé. C'était peut-être leur plan depuis le début ? Une sorte de sélection naturelle par la criminalité poussée à l'extrême ? A Kiriapolis, nous sommes en terre de non droits. Les Hautes Instances ont statué il y a de ça une trentaine d'années peut-être ? Je me souviens, enfant, du Discours d'Après à la télévision. L'image en noir et blanc qui grésille, le son qui saute mais le discours pourtant très clair : « En ces temps de renouveau, nous devons tous travailler à la renaissance de notre société. Nous avons trop donné, trop perdu pour reproduire les mêmes erreurs. Citoyens, citoyennes, vous le savez, la survie de l'espèce n'est plus remise en cause cependant, se pose maintenant la question de la régulation de notre population. Nous sommes de plus en plus résistants et avons de moins en moins de ressources. C'est pourquoi les Hautes Instances ont pris une décision qui viendra, nous l'espérons, endiguer une fin trop proche et permettre une gestion autonome de la population de Kiriapolis. A partir de maintenant, le meurtre au premier degré ne sera plus considéré comme un crime hautement punissable. Tout citoyen se verra attribuer ce seul et unique droit dans son existence : perpétuer douze meurtres maximum durant sa vie. Chaque citoyen devra décider en son âme et conscience des individus qu'il considère comme nocifs pour notre société et souhaite éliminer afin de rendre service à la communauté. Au-delà de douze meurtres, il sera considéré comme citoyen de non-droit et sera exécuté. Citoyens, citoyennes, aujourd'hui est un grand jour, le Monde d'Après s'ouvre à nous et il est de notre devoir de nous saisir à bras le corps de cette nouvelle opportunité qui nous est donnée de porter les piliers de Kiriapolis au-delà de nos espérances. Nous sommes la dernière civilisation humaine viable connue à ce jours, aussi je vous enjoins, habitants de Kiriapolis, à vous imprégner de votre ultime droit et à vous dévouer à votre ville. Car c'est votre ville, votre devoir et notre futur ! ».

Bien sûr, je comprends votre effroi en découvrant le fonctionnement de notre société, la dernière civilisation humaine, votre destin pour ainsi dire. Que sommes-nous devenus ? Dans la pratique, c'est beaucoup moins horrible que ça en a l'air. N'allez pas imaginer des corps sans vie, égorgés, poignardés à tous les coins de rue, des types lugubres vous guettant, le couteau à la main, non pas du tout ! La plupart des objets de la vie courante ont disparus de nos jours et il en va de même pour les armes. Nous les connaissons, les revolvers, les poignards, nous les connaissons grâce aux films. Mais nous n'en avons jamais tenu dans nos mains. Nos seuls biens sont technologiques, dématérialisés. Plus de livres, de casseroles, d'armes... Chaque citoyen, dans les jours qui ont suivi le Discours d'Après, a reçu un tazer distancié. Nous pouvions désormais éliminer proprement. Je ne compte plus le nombre de fois où, gamine, j'observais une personne se figer

soudainement dans la rue, droite comme un I, un rictus aux lèvres, puis finalement s'affaisser doucement sur le sol. Quelques minutes plus tard, un fourgon tagué Hautes Instances venait récupérer le corps. Oui car nos tazer sont tous identifiés, connectés et comptabilisent en direct nos actes. Elimination, identification, nettoyage et comptabilisation rapides et automatiques. Simple finalement ? Tellement simple qu'on en perd le compte, on tue comme on respire, on ne fait plus attention, on appuie juste sur un bouton finalement et on a s'y peut l'impression de causer la mort d'une personne. Petite, je n'ai pas fait le lien tout de suite entre cette terrible annonce et ces gens qui se laissaient aller à une petite sieste sur les trottoirs. Ce n'est que dans le regard de ma mère que j'ai compris... Ma mère, horrifiée de ce que nous allions tous devenir, terrifiée pour ses enfants qui, nés là-dedans, ne feront même plus la différence entre le bien et le mal. Après tout, nous avons le droit non ? Les termes meurtres, crimes, condamnation etc. sortaient doucement de notre vocabulaire. L'élimination gagnait en renommée. On en parlait aux repas de famille, on félicitait les enfants fraîchement majeurs lors de leur première fois, on célébrait la douzième et la fin d'une époque de justicier. Peu à peu, de plus en plus de personnes dépassaient les quotas, la régulation se mettait alors en place plus rapidement encore, reposant finalement de plus en plus sur les excès.

Je me souviens mes 18 ans et mon premier tazer. Je découvre alors une subtilité bien bancal au sein de notre société : la subjectivité. J'ai le droit d'éliminer ceux que je considère nocif pour Kiriapolis mais ce jugement repose sur mes propres principes, mes idéaux, mes valeurs. Je regarde les statistiques et je découvre l'effroyable vérité. Aux côtés des nombreux pédophiles, business man véreux et violeurs, la plupart des éliminés font partis des classes inférieures, des personnes pauvres, des personnes de couleurs, des homosexuels, des malades mentaux. La notion d'individu nocif a très vite rejoint l'extrémisme discriminant. Dès lors, je sais que je finirais mal... J'y vois mon destin à mesure que je détermine ma propre définition de la nocivité. Je comprends à quel point je ne pourrais pas revenir en arrière. Je remise au placard mon tazer et je commence à m'entraîner. Je sens ma peine et ma douleur à remettre en mouvement un corps qui ne fait plus que se déplacer. Les activités sportives, à l'instar des objets du quotidien, sont des fantaisies que nous regardons d'un œil las à la télé, dans les vieux films. J'ai cependant besoin d'acquérir la force nécessaire pour faire face aux derniers sursauts d'humanité de mes cibles, aux instincts qui se réveillent quand la fin est proche. Je transforme mon corps, je lis, j'étudie les grands comptes et les statistiques, je répertorie, j'identifie les principaux acteurs. Je ne compte pas me diriger vers le bas peuple : aussi hideux que nous soyons, nous ne sommes que le résultat des Hautes Instances. Je me prépare à une course contre la montre. Je sais qu'une fois mon premier méfait accompli, mon temps sera compté. Je serais recherchée, traquée, les Hautes Instances à l'affût. Ils redoubleront de prudence, triplant leurs dispositifs de protection, leurs systèmes de sécurité. La

tâche sera de plus en plus ardu alors je devrai accélérer la cadence pour les prendre de court. Ma première ambition est claire : éliminer le plus de cibles possible dès le premier jour de ma destinée avant qu'ils n'aient le temps de saisir l'ampleur de mon projet et de réagir. A mains nus, je ne serais pas identifiée, impossible de me géolocaliser, de comptabiliser les éliminés avant que leurs corps ne soient retrouvés par hasard. Je rendrais justice aux miens. Je serais le grain de sable qui vient enrayer la machine. Je me suis préparée toute ma vie pour ce moment, je n'ai rien vécu dans ce but, pour peu qu'il y ai encore quelque chose à vivre dans ce monde. Je me suis dévouée entière à ma cause. Je suis peut être finalement la citoyenne la plus fidèle et investie qu'ils aient connus.

Aujourd'hui, j'ai 35 ans. J'ai peur. Je m'apprête à entamer cette guerre dont on ne revient pas. J'ai supprimé tous mes fichiers, effacé toutes traces technologiques de ma vie. Je deviens fantôme. Devant le miroir, je retire mes bijoux, je saisis les ciseaux, je gratte les tatouages sur ma peau, je coupe mes cheveux courts, je les teins en noir. Je dois disparaître, une main de squelette qui ôte des vies, un être sans visage qui aspire votre âme. J'enfile des vêtements noirs, je rabats ma capuche sur ma tête. Je me regarde dans les yeux, ils semblent si vides pourtant je ne me suis jamais sentie aussi éveillée. Je me souris et je sors de l'appartement. Je n'y remettrais plus les pieds. Je descends dans les rues sombres, sales, je marche tête baissée. Je me rends au domicile de ma première cible. J'ai choisi le premier dimanche du mois, c'est le seul jour non travaillé qu'il reste à Kiriapolis, le seul jour où personne ne s'inquiètera de l'absence d'untel ou d'un autre au travail, à l'école, au téléphone. Le seul jour de répit où chacun est replié sur soi, chez soi. Il est 5 heures du matin, le soleil n'est pas encore levé. J'agirais sans interruption jusqu'à ce que la nuit me recouvre à nouveau. J'arrive devant cette immense villa indécente, vomissant ses richesses de toutes parts. J'escalade la grille et je m'enfonce dans les sous-bois. J'entre par la porte arrière, celle de la cuisine. Je n'ai jamais vu autant d'objets de ma vie, de vrais objets comme dans les films recouvrent les murs et les meubles. J'avance le plus silencieusement possible. Je sais que la majeure partie de mes cibles seront en train de dormir, c'est tout ce que nous faisons de notre jour de liberté. Je monte directement à l'étage, je ne prends même pas la peine de vérifier les autres pièces du rez-de-chaussée. Je l'entends, ce doux ronronnement qui m'indique que ma tâche sera aisée. Je me poste au pied du lit de l'homme, je le regarde dormir, j'observe son visage, ses rides, ses lèvres qui laissent échappées des sons marmonnés, incompréhensibles. Je saisis l'oreiller sur la place vide à côté de lui et je le pose délicatement sur son visage. Je pose un genou sur son bassin et j'y bascule tout mon poids. Il se réveille, il panique et tente de se débattre mais j'ai acquis la force de plus d'un homme et j'ai une longueur d'avance face à l'immobilité physique de notre espèce. C'est terminé. Je suis comme vidée. Je mets un moment à réaliser. Je m'allonge à côté de l'homme un instant. Je reconnais son visage, c'est lui. C'est celui qui a prononcé le Discours d'Après à la télévision. C'est lui qui a

bouleversé ma vie, mon destin. Les larmes coulent sur mes joues mais je crois bien, cette fois-ci, que c'est du bonheur, un élan d'euphorie qui me saisit tout d'un coup. Je n'ai jamais rien ressenti d'aussi puissant.

A minuit, ce jour-là, j'ai franchi la barrière. J'élimine ma treizième cible et elle marque un point de non-retour. Je ne respecte plus les règles, je ne réponds plus de mon droit, je suis invisible et je tue mon treizième homme. C'est la fin mais c'est aussi le début, je n'ai plus de raisons de m'arrêter puisque je n'ai plus d'autres destins que l'exécution. C'est aussi effrayant que cela me soulage, étrangement. Je quitte le treizième appartement dans le noir de la nuit. Dans la rue, j'entends au loin les sirènes des convois des Hautes Instances. La machine est lancée, je prends une grande inspiration et j'ai le sentiment de n'avoir jamais goûté un air aussi pur. C'est comme la première bouffée de ma vie, la fraîcheur d'une nouvelle ère qui s'étend devant moi. Les sirènes et l'effervescence de la ville qui se réveille peu à peu au milieu de la nuit pour prendre connaissance des événements de la journée ne me font pas peur. Au contraire, je sens qu'une ferveur arrive, le réveil retentit, peu à peu les citoyens ouvriront les yeux sur mes crimes et les comprendront. Ils commenceront à les guetter, à les attendre, d'abord par curiosité puis avec impatience. Ils commenceront à les célébrer dans l'intimité de leurs foyers puis au grand jour, dans la rue, quand les Hautes Instances se dévoileront pour mieux se protéger. La rumeur enflera jusqu'à ce que certains me rejoignent, déposent leur tazer pour prendre l'arme la plus primitive qu'il soit, leurs mains, leur propre force. Alors, on ne pourra plus nous arrêter. Alors seulement, nous porterons la réelle renaissance de notre société.